

Les Rameaux : "Si le grain ne meurt...", Jean chapitre 12, versets 12 à 26

Le récit de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem marque pour tous les chrétiens occidentaux du moins, leur entrée dans ce qu'il est convenu d'appeler la « semaine sainte », un repère liturgique allant du dimanche des Rameaux au dimanche de Pâques. Cette année, nous choisissons de vivre cette semaine particulière, en suivant la lecture de l'Évangile de Jean.

Cette entrée de Jésus à Jérusalem, ou la fête des Rameaux, en souvenir des branches coupées aux arbres et agitées par la foule en guise de bienvenue, est un épisode commun aux quatre Évangiles, même si ce sont les récits synoptiques de Matthieu, Marc et Luc qui nous sont sans doute les plus familiers. Dans les trois premiers évangiles, c'est la première et l'unique entrée de Jésus dans la ville de Jérusalem. Dans l'Évangile de Jean, il en est autrement, puisque c'est la troisième fois que Jésus vient à Jérusalem. En effet, on trouve Jésus à Jérusalem au tout début de l'Évangile, dès le chapitre 2, juste après le récit des noces de Cana, avec ce moment mémorable où Jésus chasse les vendeurs du Temple, puis un peu plus loin, au chapitre 5, lorsque Jésus guérit un paralytique, à la piscine de Bethzatha, provoquant là aussi, un certain trouble, puisque cette guérison a lieu le jour du Sabbat.

Ce troisième séjour à Jérusalem raconté par Jean, témoigne peut-être encore plus que dans les autres évangiles, de ce quiproquo, de cette ambiguïté que soulève l'entrée de Jésus à Jérusalem. Dans notre récit, c'est la foule qui prend l'initiative de se précipiter à la rencontre de Jésus. Elle veut lui faire un accueil explicitement royal. Elle va à sa rencontre de la même façon qu'on accueille un souverain qui s'approche d'une ville. L'ovation de la foule est symbolisée dans le récit, par les palmes qu'elle porte, et non des branches arrachées aux arbres sur le parcours. Comme il n'y avait pas de palmier à Jérusalem, il est permis de supposer que la foule s'est procuré ces palmes à l'avance, pour une autre fête, celle de Soukkot, ou la fête des Tabernacles, ou encore des cabanes, palmes qu'elle a certainement conservées pour s'en servir à nouveau et accueillir Jésus. Le palmier se dit « thamar » en hébreu, ou « phoïnix » en grec ; il occupe une place centrale dans la spiritualité juive. C'est un arbre qualifié de « sacré », lié à la notion de justice. L'homme juste est comparé à un palmier, dès les premiers versets du psaume 1 (v.3). Le tronc droit et haut du palmier sert de comparaison pour la croissance du juste, selon le psaume 92 (v.13). Dans le livre des Juges, Déborah, la seule femme « juge », rendait la justice sous un palmier. (Juges 4:5). Thamar, c'est aussi le nom d'une femme du livre de la Genèse, qui par une ruse assez risquée, il faut le dire, obligea son beau-père à lui

rendre publiquement justice, tout en préservant sa dignité et sa descendance. Les palmes étaient des motifs de décoration du temple du Roi Salomon. Les palmes servaient aussi à accueillir les entrées triomphales des souverains, comme on le trouve dans le livre des Maccabées. (1 Mac. 13:51 et 2 Mac. 10:7). Si la palme reste l'emblème décoratif du triomphe et de la gloire, dans le langage religieux elle est également le lot des martyrs, comme on peut le lire dans le livre de l'Apocalypse (7:9). Ces détails permettent de mieux comprendre le véritable quiproquo qui se joue à cet instant précis. Jésus est accueilli comme un libérateur national, comme le futur roi d'Israël, au sens politique du terme. La foule est certaine que c'est lui qui va rendre la justice que la multitude attend pour elle-même. Si elle accueille Jésus comme un libérateur politique, cela va encore plus loin qu'on ne l'imagine. Elle voit en lui un faiseur de miracles qui dépasse son attente. La foule est aveuglée par ce miracle de Lazare qui vient de sortir de son tombeau, tout comme elle a été subjuguée par un autre miracle, celui de la multiplication des pains, où la foule voulait enlever Jésus pour le faire roi (Jean 6:15). Son attente est telle qu'elle ne remarque plus que Jésus avance, assis sur un ânon. Elle ne fait plus le lien avec la prophétie de Zacharie que l'évangéliste Jean cite, de façon plus simplifiée, tout comme les autres évangélistes. Pour le moment, les disciples ne comprennent pas ce qui se passe vraiment. Jésus est là qui ne se dérobe plus à la foule, comme à l'accoutumée. Quelque chose est en train de changer, mais quoi exactement ? Ils comprendront après, après être passé par une réalité qu'ils ne soupçonnent pas encore.

Ce qui motive la foule à accueillir Jésus de cette façon, c'est le signe de Lazare de Béthanie. L'évangéliste Jean a pris soin de faire suivre ce signe par le geste du parfum répandu, sur les pieds de Jésus, par Marie, la sœur de Lazare, reliant ce geste d'onction à la mort prochaine de Jésus. C'est certainement là que se situe le cœur de notre récit. Jésus n'est pas là pour épater la foule. Il n'est pas là pour faire du prodigieux. Le quiproquo se situe au niveau de la vie éternelle. La foule espère une vie terrestre qui ne finit jamais, à la manière de Lazare, alors que Jésus parle d'une vie éternelle liée à un accomplissement de soi. C'est le don de soi qui fait office de vie éternelle. Et ce n'est pas seulement le peuple d'Israël qui est concerné, mais bien tout le monde, tout homme qui le suivra. Cette ouverture est symbolisée dans notre texte par la présence des Grecs qui sont à Jérusalem, qui désirent voir Jésus. Ils représentent cette ouverture à l'universel, un élargissement des frontières, tant géographiques que religieuses, rappelant ainsi la totalité de l'oracle prophétique de Zacharie, qui annonçait l'arrivée d'un messie assis sur un ânon, qui

brise les armes de guerre, qui étend sa domination d'une nation à l'autre. Mais de quel messie est-on en train de parler ? Car ce n'est pas assis sur un ânon qu'on étend une domination sur l'ensemble du monde ! De quelle manière ce messie peut-il s'y prendre, si ce n'est par la conversion des cœurs à un amour, à une humilité, allant jusqu'au don de soi ?

C'est alors que l'Évangile de Jean prend un nouveau tournant et bascule dans une autre image.

*« Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »*

« Si le grain ne meurt... » Indépendamment du titre d'un livre d'André Gide qui raconte sa biographie, cette image renvoie l'auditeur ou le lecteur que nous sommes à un grand nombre de paraboles dont le thème est classique : l'enfouissement de la graine semée en terre était considéré par les anciens comme une mort, et le surgissement d'une plante nouvelle comme une sorte de résurrection. C'est d'ailleurs cette comparaison que l'apôtre Paul gardera presque mot à mot, pour évoquer la résurrection, à l'Église de Corinthe. (I Co 15:36). Dans les autres évangiles, Jésus utilise cette comparaison du grain de blé, à propos du royaume. Mais alors que dans la parabole de Semeur (en Mt 13 par ex.), le grain, c'est la parole de Dieu, dans le contexte de l'Évangile de Jean, le grain est identifié au Christ lui-même. La Pâque juive est proche, et avec elle, la mort de Jésus. Jésus traduit le « il faut » de sa Passion, par la motivation du fruit qu'il va porter. Le grain qui meurt ne reste pas seul, il porte du fruit en abondance, et cette multiplication promise est la description anticipée de la glorification du Christ, si chère à l'évangéliste Jean. Pour nous qui savons comment l'histoire se termine puis se continue, nous comprenons que Jésus évoque, par ces mots, sa propre mort. C'est une façon de dire que sa mort sera féconde. Mais comment une mort peut-elle être féconde ? En recherchant le sens de la vie qu'elle donne, ou donnera, le moment venu, à celles et ceux qui n'en resteront pas là et qui feront la démarche de comprendre ce geste, indépendamment de la Résurrection. Sa vie qu'il donne pour le monde, pour la multitude et non aux membres d'un club privilégié, se fait par le passage irréductible de sa mort qui fait aussi surgir la vie pour d'autres, à commencer par un certain centurion qui reconnaîtra, en cet homme qui meurt sur la croix, le fils de Dieu. En Christ, donnant sa vie, pour que les hommes la reçoivent en abondance, Dieu révèle d'une manière inattendue, sa présence au monde. Il ouvre le cœur des hommes à un trésor unique, celui de l'amour sans condition. C'est alors que chacun peut comprendre la portée des paroles et des gestes de Jésus pendant son ministère terrestre, quand il guérissait, quand il rassasiait les affamés, qu'il donnait à boire à celle qui avait soif ou qu'il relevait encore celle qui attendait d'être lapidée et quand vers l'ultime fin, il bénira celui qui le maudira, quand il pardonnera à celui qui

l'insultera. Jésus a fondé sur l'amour une société nouvelle juste, pour permettre aux hommes que leur vie soit durable et qu'elle porte du fruit. Nous sommes toujours au bénéfice de ce don qui appelle à un autre don.

Au jour des rameaux d'autrefois, la foule attendait de suivre un messie en croyant qu'il allait tout révolutionner, pour leur propre profit, et qu'il satisferait leur petit monde à eux. Mais lui venait annoncer un royaume qui n'était pas de ce monde, mais qui pourtant pourrait s'étendre aux dimensions de ce monde, pour peu qu'on lui abandonne, en toute confiance, notre personne. Jésus parlait et parle encore d'une vie authentique, qui suppose un renoncement à un égoïsme, à un orgueil, à un esprit de domination ou aux préjugés, selon la formule que j'affectionne tout particulièrement : *« Tu seras aimé le jour où tu pourras dire ta faiblesse, sans que l'autre s'en serve pour affirmer sa force »* (Cesare Pavese).

Suivre le Christ, puisque c'est de cela qu'il s'agit, c'est abandonner quelque chose de soi-même pour accueillir quelqu'un d'autre. Et ce quelqu'un d'autre, c'est non seulement la personne du Christ-Jésus, mais aussi la personne que je deviens, jour après jour, quand je découvre qui je suis, dans le sens du verbe être. C'est donc moi-même, ou chacun d'entre nous, rencontré, transformé, renouvelé par sa présence, son amour, sa grâce et son pardon. C'est moi-même, ou chacun d'entre nous, dans la lumière d'une relation nouvelle avec lui et avec les autres. C'est moi que je découvre, essayant à mon tour d'ouvrir le chemin à celles et ceux que je rencontre. C'est chacun d'entre nous, devenant à notre tour un homme ou une femme de terrain, travaillant sans relâche à l'annonce de l'Évangile, là où d'autres sont en attente d'une parole qui libère, là où d'autres sont en souffrance, en esclavage, en solitude de tous genres, là où d'autres attendent un geste, une parole qui relève, qui soulage un regard qui les rend à la vie. Parce que, comme l'écrivait Albert Schweitzer : *« A certains moments de notre vie, notre propre lumière s'éteint et se rallume par l'étincelle d'une autre personne. Chacun de nous a des raisons d'éprouver une profonde gratitude pour ceux qui ont rallumé la flamme en nous »*.

Amen.